

## **Mail Christophe dans le train du retour, dimanche.**

Bonjour Christophe,

Je suis dans le train du retour (bondé, grèves nationales) de cette semaine à Avignon. On se demande tous quel ressenti on en gardera avec un peu de recul, mais pour l'instant le sentiment est que c'était tout à fait incroyable. Nous avons vécu en communauté pendant une semaine dans cette école, avec des gens qui ne se connaissaient pour la plupart pas, et nous avons l'impression d'avoir travaillé bien plus, bien plus appris, produit que dans nos contextes/écoles habituelles. Dans le cadre du « documentaire » que nous avons réalisé j'ai beaucoup discuté avec les personnes sur leurs ressentis immédiats par rapport à la semaine, et les témoignages sont assez saisissants : « c'était le workshop de l'année », « j'ai appris plus ici en cinq jours qu'en cinq mois à l'école ». Je sais que cela doit prêter à sourire d'un point de vue extérieur, mais je te propose de développer certains points particuliers de cette situation d'apprentissage, et d'essayer de comprendre pourquoi elle nous a paru si pertinente.

### **Le fait que nous vivions en communauté.**

C'était je crois le point clef sans quoi les choses se seraient passées tout à fait différemment, auraient été beaucoup moins intéressantes. C'est une question de temporalité, de rythme de travail qui peut s'étaler et se diluer dans le temps. Le fait, encore une fois, de mettre le corps dans différentes situations (repas, marche, yoga), et que ces situations servent au travail ou à la réflexion. Le fait d'être toujours les uns près des autres, de ne pas avoir à attendre la réponse à un mail et de pouvoir faire durer une conversation sur toute une journée. Le fait aussi de faire corps, tous ensemble, de manger, dormir ensemble. Le fait aussi, peut-être, de ne pas avoir besoin de « temps social » différent que le temps du travail : quand je travaille chez moi, je culpabilise parfois de ne pas sortir, car il se passe tel truc en ville. J'ai besoin de sortir, de voir du monde. Ici, nous étions tous ensemble, il n'y avait pas ce besoin, le travail n'était pas entrecoupé par un besoin de sortir, tout cela s'équilibrait très bien.

Dans cette idée de communauté, il y a aussi le fait que dans ce cas, on s'intéresse à ce qui se passe à l'intérieur de cette communauté et plus à ce qui se passe à l'extérieur. Il y a un fait assez notable que je trouve, c'est que pendant cette semaine je n'ai pratiquement pas été sur facebook. Ça peut paraître anodin mais ça ne l'est pas du tout. Ça a concerné presque tout le monde à qui j'en ai parlé : nous n'allions pas sur facebook et nos téléphones restaient beaucoup dans nos sacs. Non que c'était la règle, mais nous n'en exprimions naturellement pas le besoin.

### **Le fait que nous soyons dans une école « en lutte ».**

Comme je le disais au début, j'ai vraiment eu le sentiment de travailler bien plus qu'à Genève. On en discutait hier avec quelqu'un, et cela a peut-être à voir avec la question du sens de notre travail. Ce que je veux dire par là, c'est que tout ce qu'on produisait, aussi bien comme forme, que comme discussion, réflexion, organisation s'inscrivaient dans ce lieu, dans cette école et sa situation. Même pour des productions (production au sens large donc) qui n'étaient pas directement liées à la lutte de l'école d'Avignon, cela s'y inscrivait et prenait de l'importance, nous donnait cette énergie de production. Bien sûr, le fait que nous soyons tous réunis entre personnes qui aiment l'art et qui en font n'est pas du tout étranger à cette émulation.

Le fait que nous soyons venus dans une école en lutte a aussi ajouté une forte dimension politique, qui était assez harmonieuse avec la réflexion de fond sur l'art. Nous étions, à diverses échelles, des personnes assez engagées vis à vis de ce contexte. Ce qui au final a vraiment donné de la matière, du corps à cette semaine, beaucoup plus productive qu'un flottement ou une personne qui sait trop ce qu'il fait là, ou une personne qui ne se questionne sur l'impact et l'inscription des formes produites (ce qui est parfois le cas en école d'art).

### **Le besoin d'en parler, la documentation.**

C'est un point très important, et comme je te le disais dans mon mail précédent c'est là-dessus que j'ai accès à l'atelier vidéo : produire des images et y porter un regard critique, réflexif. Car cet événement sort de l'habituel et que nous vivons à l'époque où nous vivons, il y avait des caméras, des micros, qui traînaient

partout. Spontanément, beaucoup de gens enregistreraient tout ce qui se passait. L'idée de l'atelier était de se poser les modalités de cette documentation.

Au final, il y a eu une édition de produite (elle a été imprimée vendredi, je t'envoierais la version PDF quand on l'a reçue). Il y a eu pas mal de film : un, assez long, de quelqu'un qui s'appelle Nathan et qui, dans un rapport burlesque dont tu nous a souvent parlé en cours, questionnait le workshop et cette lutte. Le film est très bien, je te l'envoierais. Il y a eu aussi beaucoup de témoignages, de discussions filmées. De même, un documentaire est en phase finale de montage, je t'envoierais tout ça quand ce sera en ligne. Il y a aussi eu une radio qui est venue, voici le lien de l'émission : <https://www.mixcloud.com/radiocampusavignon/tri-ambule-%C3%A0-1%C3%A9cole-dart-davignon-3-juin-2016-radio-campus-avignon/>

Pas mal de journalistes sont passés, je n'ai pas encore regardé les articles.

De plus, il y a je crois un besoin de parler de ce moment de la part des gens qui y ont participé. Je crois que nous avons conscience d'avoir vécu quelque chose d'assez important, et beaucoup de gens m'ont dit qu'ils comptaient en parler pendant leurs jurys, ce qui peut d'ailleurs sembler étrange.

Je pense qu'il y a deux temporalités dans ce workshop : le fait de le vivre, et l'après. L'après, constitué des témoignages des gens qui en ont parlé et de cette documentation qui est diffusée, qui va avoir des impacts et provoquer des choses.

### **Les rapports entre les gens, à l'organisation matériel.**

Je t'en parlais dans un mail précédent, j'ai été assez marqué par l'importance du rapport entre les gens, des histoires qu'il y avait eu avant et comment elles prenaient part dans le travail actuel. D'ailleurs nous avons fait beaucoup de «méta-regroupement». On a passé beaucoup de temps à discuter et à produire sur le fait que nous étions regroupés. Certains ont fait des vidéos à propos de ces «tensions» ou de ces rapports personnels, d'autres ont utilisés le groupe facebook où tous les gens d'Avignon discutent depuis deux mois à propos de leurs luttes.. C'était intéressant de voir comment des personnages ont émergés dans cette situation, et comment aussi on a tous reproduits des schémas qui doivent être vieux comme le monde. Par exemple, il y avait un fort désaccord dès la première discussion avec tout le monde mardi matin : certains prônaient des actions de médiation, de réflexions par rapport à la mobilisation. D'autres des choses beaucoup plus directes, voir violentes. Indépendamment de ce débat ont été créés, l'après-midi, des ateliers de travail : vidéo, édition, action, écriture.. Au final, les gens qui tenaient plus ou moins le même discours le matin se sont retrouvés ensemble dans les mêmes ateliers, et on a recréé des espèces de «clans» au sein de ce même mouvement.

### **Quelques réflexions à chaud.**

La journée du vendredi, en produisant des interviews pour le film documentaire, plusieurs personnes m'ont dit quelque chose d'assez surprenant, sans s'être concerté avant. Ils m'ont dit que pour eux, ce qui se passait là, c'était ça, une école d'art. Ce sont les mots de Jean-Louis, le régisseur qui nous faisait entre autre à manger. Ce sont aussi les mots d'un prof de Rennes, qui est venu voir, et qui a dit «en vingt ans d'enseignement, c'est la première fois que je me retrouve dans une école d'art». Un étudiant m'a aussi dit la même chose, dans la journée.

Moi qui m'intéresse beaucoup à ce sujet, je peux te dire que ça m'a assez frappé. Ce n'est pas anodin d'entendre ça, surtout de la bouche de plusieurs personnes aux parcours si différents, mais qui se retrouvent pourtant là-dessus sans s'être concerté. Pour eux, l'école d'art serait donc ce lieu, où on vit et on travaille en communauté, dans une ambiance assez bon enfant, mais pourtant dans un contexte de lutte.

D'où vient ce sentiment ? Cette semaine était pourtant bien différente de l'école d'art telle qu'on l'a connue : dans sa structure, son administration et son but. C'est pour ça que je me questionne sur cette image qui est partagée par ces personnes, qui définit l'école d'art telle qu'elle devraient être, selon eux. Est-ce que ça vient du black mountain college, auquel on a inévitablement pensé après coup ? Est-ce que ça vient d'une façon de faire l'école un peu plus lointaine que maintenant, dans le folklore un peu «beaux arts coupés du monde» ?

Je ne sais pas encore, mais il y a plusieurs choses dont nous avons discuté à ce propos.

Déjà, le fait que nous soyons venus en tant que personnes, et pas en tant que «qu'étudiant en art». Il n'y avait

pas ici de questions de crédits, de validation de quoi que ce soit. Nous ne sommes pas venus pour étudier. Nous sommes venus chacun avec notre histoire et notre expérience, et nous les avons partagés. C'est assez symptomatique aujourd'hui (et sûrement avant aussi) de se définir par des étiquettes et de s'y empêtrer. Se définir en tant «qu'étudiant en art» est délicat, car s'est affirmer une différence, une identité qui repose sur quelque chose de profondément abstrait, administratif, statutaire. C'est excluante, aussi. C'est peut-être quelque chose dont il faudrait pouvoir se débarrasser.

On s'est beaucoup posé la question des évaluations, aussi. Les évaluations comme elles sont aujourd'hui dans les écoles me paraissent de plus en plus absurdes, car elles reposent sur une temporalité totalement extérieure à celle de l'étudiant, et qu'elles sont ultra bornées au niveau des formes pour répondre à des critères douteux. Je ne vais pas développer ici, mais nous on a parlé dans une discussion filmée avec quelqu'un (que je te partagerais quand elle sera en ligne), et encore hier soir dans une discussion ouverte, par Skype, avec Gregory Chatonsky. Les évaluations sont sûrement la meilleure façon d'exercer un contrôle sur l'étudiant, et même sur les écoles. Ce n'est pas anodin si le pouvoir administratif en France contrôle le programme des écoles avec l'AERES qui donne un grade de licence/master aux diplômés ou non ! Ce n'est pas anodin si beaucoup d'étudiants ne «s'engagent» pas dans des luttes ou des réflexions qui concernent leurs écoles car ils doivent travailler pour leurs jurys, alors que ces deux choses pourraient être totalement compatibles. Il y a aussi la question de la forme, qui pousse les gens à produire pour produire des formes qui sont assez spécifiques (qui sont souvent celles qui peuvent s'inscrire dans un marché). Pourquoi est-il si délicat d'arriver à un jury et de dire : «moi, ce semestre, j'ai lu des livres, on peut en discuter» ?

Peut-être que ce sentiment qui a poussé ces gens à dire que «là, c'était vraiment une école d'art» est du au fait que nous produisons beaucoup, mais que nous ne produisons pas pour le prétexte de l'école. Nous ne produisons pas pour montrer qu'on peut produire, et ainsi pouvoir répondre à des critères de jugements, ou même pouvoir se constituer un «capital marchandise» en tant qu'artiste. Nous produisons car ça avait du sens de produire à ce moment là, et que de ce fait les objets produits devenaient des médiums de rencontre, de discussion, de réflexion.

Enfin, pour parler plus spécifiquement du fond de mon mémoire, je crois que j'ai compris quelque chose d'assez important cette semaine. Comme je te le disais dans mon précédent mail, je pense que les situations qui m'intéressent ici sont des situations temporaires (dans l'aspect utopique, instable, non institutionnalisées qu'elles revêtent) et autonomes (qui se développent et se cherchent elle-même). Si je m'intéresse à la question de l'apprentissage et de l'enseignement dans ces situations, je trouve que ça me donne un axe vraiment intéressant.

Je suis en train de m'organiser avec des amis pour retourner à Calais, car je pense qu'il serait intéressant d'aller travailler à l'école qui a été construite dans le camp. Voir comment ils appréhendent l'apprentissage, et surtout s'ils répètent des schémas institués (ce qui est sûrement le cas).

Concernant le travail immédiat, je travaille sur la finalisation du documentaire de cette semaine. Travailler avec cette matière vidéo me permet de gagner une certaine distance avec cette situation, tout en poursuivant la réflexion. Comme je te l'ai dit à plusieurs reprises beaucoup de discussions ont été enregistrées : les visionner et les monter va me permettre d'avancer.

Je te souhaite une bonne journée,

Rémi